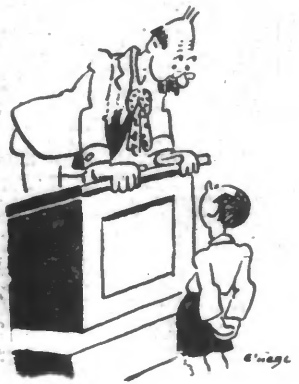


LE JOYEUX REVEIL



— Qu'est-ce que c'est qu'un quadrupède ?
— Une table, m'sieur !



— Papa, qu'est-ce que c'est qu'un taureau ?
— C'est le papa du petit veau.
— Et un bon ?
— Un bon !... un bon !... ben c'est l'oncle ! ! !



Mais si, monsieur, je vous dis que c'est à vous, puisque il ne me reste plus que celui-là ! ! !



O. N. M. FAMILIAL
— Et que prédit ton rhumatisme ?
— Fortes ondées dans l'Ouest, nuages par ici et des orages pour ce soir.



— Mais votre lion est blessé ?
— Oui, hier il était très nerveux, il m'a mis tellement en colère que je lui ai mordu la patte.



— Pourquoi, j'ai basé mes prix de 90 % et il n'y a pas d'acheteurs.
— Et que rendez-vous ?
— Des tirelires !



COINCIDENCE
— Je ne sais pas pourquoi, chéri, mais quand j'arrive à ce coin de rue j'ai toujours terriblement froid.



— Et heureusement que la conférence n'était pas contradictoire !



IRONIE
— Monsieur le Directeur est parti en Australie... si vous voulez l'attendre ?



— Pourquoi pleures-tu, mon petit bonhomme ?
— Un petit oiseau a fait sur mon beau bec !
— Oh ! mais ce n'est rien, ça !... Quand les taches voleront qu'est-ce que tu diras ?



GALANTERIE
— Quelle sournoise préfères-tu, ma chérie ? La tachetée ou la rayée ?

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 60

HORIZONTALEMENT. — I. L'année au détail. — II. Ne comprend qu'un nombre limité de gens ; Rappel à l'ordre. — III. Titre de valeur variable. — IV. Possessif ; Initiale répétée d'un point cardinal ; Sur une partition. — V. Art du rubanier. — VI. A bout ; Ile ; Phonétiquement ; mal accueilli. — VII. Note ; Lettre allon. — VIII. Alerte (fém.). — IX. La part de l'homme qui a fruit ou d'un animal. — X. Substantif en minutes ; Bénévoles.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

VERTICALEMENT. — 1. Ornement de taille. — 2. Article étranger ; Département ; Phonétiquement ; mort naturelle en parlant de l'homme. — 3. Série de coupures ; Obint. — 4. Dispense d'en dire plus long ; Manifestation d'enthousiasme olympien. — 5. Tranché ; Recipit des avis de droite et de gauche. — 6. Temps pendant lequel on occupe la place d'un autre. — 7. Ses débordements peuvent inquiéter les Viennois ; Fleuve de Finlande. — 8. Fils d'Apollon et de Créuse ; Jadis réservés aux visiteurs de qualité. — 9. Sur une carte du Maroc ; Personne peu dégoûtée ; Désigne d'éventuels chefs militaires. — 10. Se déplace ventre à terre ; Prénom masculin.

SOLUTION DU PROBLEME N° 59

S	P	O	R	T	I	F	T	O	N
E	P	A	D	A	M	C	U		
M	A	T	E	L	A	S	S		
I	M	E	L	C	T	C	E		
R	I	O	M	D	I	V	E	R	S
A	N	E		A	D	A	M		
M	E								
I	S	O	P	O	D	E	T	O	I
S	I	S							
E	T	A	T	S	O	I	L		
A	S								

CONTE GAI La voyante n'y voit plus clair !

(L'antichambre de chez Mme Veronique, voyante extra-lucide. Petite salle obscure où flotte un odor de moississure et de poussière qui prend à la gorge. Mme Petzouillard, grande, mince, visage tire, longons chevelus, un nez à la Cyrano, et Mme Baluchet, petite grosse, figure réjouie aux joues rebondissantes, sont assises l'une près de l'autre et pourtant semblent s'ignorer totalement, tant elles sont plongées dans leur rêverie commune.)

(La tenture du fond se soulève livrant passage à une vieille femme sortant du cabinet de consultations.)

LA VIEILLE FEMME. — Merci ! Merci et encore merci ! Madame Veronique, je vous serai reconnaissante toute ma vie !

(Avec un ensemble inattendu, les deux femmes sautent sur leurs fauteuils au telours éramatis.)

LA VIEILLE FEMME. — C'est merveilleux, mesdames, merveilleux ! Madame Veronique est un prodige ! Elle ne me connaît pas ; jamais je n'ai mis les pieds chez elle et cependant elle m'a deviné des choses, des choses extraordinaires, effrayantes ! J'en suis toute bouleversée ! Ah ! on a bien tort de dire que ces gens-là sont des simulateurs ! Les paroles qui sortent de la bouche de Madame Veronique sont l'expression même de la vérité. Vous pouvez avoir confiance en elle.

(A Mme PETZOUILLARD). — Vous avez des ennemis, ma bonne dame ? Consolés-vous ! Madame Veronique va arranger ça. Elle vous rendra votre quiétude.

Mme PETZOUILLARD. — Puisse-je vous dire vrai !

LA VIEILLE FEMME (avec conviction). — J'en suis persuadée ! (curieuse) C'est donc si grave que ça ?

Mme PETZOUILLARD. — Un drame ! Un drame effroyable. J'ai perdu Adolphe.

LA VIEILLE FEMME. — C'est votre mari ?

Mme PETZOUILLARD (répondant). — Non, madame, c'est mon chien. Un vrai mignon, tout gentil chien ; un vrai trésor. Hélas ! il est parti depuis trois jours et depuis je ne vis plus !

Mme BALUCHET. — C'est comme moi ! Voilà trois jours que Toto est disparu !

LA VIEILLE FEMME. — C'est votre chien ?

Mme BALUCHET. — Oh ! non. C'est mon mari. Le modèle des époux. Si bon, si doux et si ponctuel, sans défauts ; il ne fumait même pas ! Et il me payait

des cadeaux à chacun de mes anniversaires (soupirant). Il était si gentil !

Mme PETZOUILLARD (même jeu). — Adolphe était si intelligent !

Mme BALUCHET, Mme PETZOUILLARD (ensemble). — On s'aimait si bien !

LA VIEILLE FEMME. — Consolés-vous, mes bonnes dames, Madame Veronique vous fera retrouver vos chers disparus !

Mme BALUCHET, Mme PETZOUILLARD (assez des tremolos dans la voix). Nos chers disparus !

LA VIEILLE FEMME. — Allons ! bon courage... Espérez... Bien sûr, vous bénirez le ciel de vous avoir fait connaître cette femme extraordinaire. Au revoir mesdames ! (elle se retire).

(Le studio de Madame Veronique. Table au tapis multicolore. Cartes, tarots, tête de mort, grenouille apathique et hiboux flegmatiques.)

La petite vieille est revenue au studio par une porte dérobée ; elle enfouit son maquillage en soupirant :

— Ouf !... Quel métier !

Mme VERONIQUE. — Eh bien, Adèle ? Combien de clients ?

ADELE. — Deux, madame.

Mme VERONIQUE. — Votre rapport ?

ADELE. — Voici : l'une, la plus grande et la plus sèche, vient pour son chien Adolphe. L'autre, la plus petite et la plus grasse, pour son mari Toto, tous deux disparus depuis trois jours. J'ai consignés les petits renseignements complémentaires sur ce papier.

Mme VERONIQUE. — Merci, ma bonne Adèle. Vous pouvez vous retirer.

ADELE. — Bien, madame (elle s'en va).

Quelques instants après Madame Petzouillard est assise devant la voyante, en proie à une anxiété fébrile.

Mme PETZOUILLARD. — Madame Veronique, je viens pour...

Mme VERONIQUE. — Taisez-vous ! Je sais. Je vois, je sens, je sais tout... RET-VIA MYSEDI-rioso erplia.

Ah ! bonjour, cher ami. Comment allez-vous ?

Mme VERONIQUE. — Parfaitement, madame. C'est vingt francs.

Mme PETZOUILLARD. — Voici, madame. Si au moins vous pouvez...

Mme VERONIQUE. — Chut ! Je m'en vais.

Mme PETZOUILLARD. — Vous allez me laisser seule ici.

Mme PETZOUILLARD (se tenant d'un bond). — Vous vous trouvez mal ?

Mme VERONIQUE. — Je ne suis plus là ! Mon âme légère et vaporose vague dans le monde des esprits. Ah !... Je le voudrais donner son amour à une autre femme. Il vous reste fidèle.

Mme PETZOUILLARD. — Le pauvre chéri ! Mais pourquoi ne revient-il pas ?

Mme VERONIQUE. — Il est atteint d'amaïose.

Mme PETZOUILLARD. — Si j'avais su ! J'aurais fait venir le vétérinaire.

Mme VERONIQUE (à part). — Le vétérinaire ? (haut). — Pourtant c'était un bon garçon. Un peu timide, mais si doux, si aimant ! Il ne fumait jamais.

Mme PETZOUILLARD. — Fumer ? Y pensez-vous ! Parfois, pour le taquiner je lui passais une cigarette ou un cigare sous le nez. Il se mettait à éternuer, mais le retrouver à la même place qu'il occupait près de vous.

Mme PETZOUILLARD. — Sur son fauteuil.

Mme VERONIQUE. — Sur son fauteuil ! Il lira son journal en écoutant la T. S. F.

Mme PETZOUILLARD. — Il lira le journal ?

Mme VERONIQUE (catégorique). — Oui, madame. De temps à autre il lèvera vers vous son regard expressif et vousirez dans ses beaux yeux le même amour que vous lisez autrefois. Alors, la paix régnera de nouveau dans votre foyer et vous serez très heureux. C'est fini. Et c'est fini, madame !

Mme PETZOUILLARD. — J'ai déjà rêgé, madame !

Mme VERONIQUE. — Ah oui ! J'avais oublié. Au revoir, madame !

Mme PETZOUILLARD (se retirant). — Il lira le journal ! C'est formidable ! Ah ! j'y suis. Il aura été enlevé par des

cause de vos inquiétudes est une disparition qui remonte à trois jours.

Mme PETZOUILLARD. — C'est bien vrai. Mon pauvre Adolphe !

Mme VERONIQUE. — Il vous a quitté surivement, sans rien dire, et vous ne l'avez plus revu. Mais moi, je le vois. Il est malheureux. Son visage est tiré. Il erre dans les rues de la ville. Il voudrait revenir près de vous, mais il n'ose pas. Il est égaré. Il lui semble impossible de retrouver votre demeure.

Mme VERONIQUE. — Ecoutez-moi et ne m'interrompez pas à chaque instant. Je m'en vais me mettre en communication avec les esprits. Lorsque je serai en « Lithurgie » vous obtiendrez tous les renseignements que vous désirez (elle murmure des paroles magiques abracadabrantes).

Mme PETZOUILLARD (à part). — Les prières lithurgiques qui commencent !

Mme VERONIQUE (poussant un cri épouvantable). — Ah !

Mme VERONIQUE. — Sur son fauteuil ! Il lira son journal en écoutant la T. S. F.

Mme PETZOUILLARD. — Il lira le journal ?

Mme VERONIQUE (catégorique). — Oui, madame. De temps à autre il lèvera vers vous son regard expressif et vousirez dans ses beaux yeux le même amour que vous lisez autrefois. Alors, la paix régnera de nouveau dans votre foyer et vous serez très heureux. C'est fini. Et c'est fini, madame !

Mme PETZOUILLARD. — J'ai déjà rêgé, madame !

Mme VERONIQUE. — Ah oui ! J'avais oublié. Au revoir, madame !

Mme PETZOUILLARD (se retirant). — Il lira le journal ! C'est formidable ! Ah ! j'y suis. Il aura été enlevé par des

bohémens. Ils vont en faire un chien avant !

Mme BALUCHET (à son tour, est insoumise devant la voyante, qui répète pour elle la même mise en scène que pour Madame Petzouillard).

Mme VERONIQUE. — La cause de vos inquiétudes est une disparition qui remonte à trois jours.

Mme BALUCHET. — C'est vrai ! Mon pauvre Toto !

Mme VERONIQUE. — Rassurez-vous. Il n'est pas à la fourrière.

Mme BALUCHET. — A la fourrière ?

Mme VERONIQUE. — Il est parti, portant à son cou le collier que vous lui avez acheté.

Mme BALUCHET. — C'est lui qui m'avait acheté un collier pour mon anniversaire !

Mme VERONIQUE (avec aptomb). — C'est ce que je disais (à part). Ça ne colle pas... (haut). Je le vois avec un collier.

Mme BALUCHET (les larmes aux yeux). — C'est peut-être celui d'une autre femme.

Mme VERONIQUE. — En effet, je vois une femme.

Mme BALUCHET. — Celle qui me l'a enlevé !

Mme VERONIQUE. — En effet. Mais il refuse de la suivre. Il se débat, il aboie... il la mord !

Mme BALUCHET. — C'est bien fait !

Mme VERONIQUE. — Elle lui donne des os à ronger. Il entre chez elle !

Mme BALUCHET. — Ah mon Dieu !

Mme VERONIQUE. — Elle l'attache au pied de son lit.

Mme BALUCHET. — C'est infâme !

Mme VERONIQUE. — Elle veut le prendre dans ses bras, mais il se sauve par la fenêtre. Il vous reviendra bientôt, chère madame. Il rentrera peut-être avec une casserole attachée au derrière, mais il rentrera !

Mme BALUCHET (qui comprend soudain). — Une casserole ! Des os à ronger ! Un collier ! Mais de qui donc parle-t-elle ?

Mme VERONIQUE. — Mais de votre chien, madame ?

Mme BALUCHET (réclamant). — De mon chien ?

Mme VERONIQUE. — C'est mon mari qui est disparu ! Je vais porter plainte à la police.

Mme VERONIQUE (épouvantée). — Bonté du ciel, je me suis trompée de cliente ! ! !

JEAN DES MARCHENELLES.

La Grappe aux Levres
par Georges Spitzmuller

— J'ai besoin de vous voir.
— A votre disposition, cher ami.
Quand ?
— Le plus tôt possible. Aujourd'hui, en tout cas.
— Eh bien ! si vous voulez venir jusqu'ici, je vous attends.
— Non, pas à votre bureau.
— D'où téléphonez-vous ?
— Peu importe... Il faut que je vous parle en particulier.
— Affaire importante ?
— Aucune réponse.
— Affaire importante ?... répéta le banquier.
— Je serai chez vous après déjeuner.
— Venez plutôt déjeuner à la maison.
— A deux heures.
— Bien ! Je vous attendrai... A bientôt, cher ami.
— Ce fut tout... Plus un mot de Rodolphe... Il avait terminé brusquement la conversation.

Soucieux, Félix racrocha l'écouteur. Il n'aurait rien de bon du ton sec, hostile, comminatoire, de Clairaint, de cette volonté évidente de ne répondre à aucune de ses formules de politesse.

Subitement, il se sentit anxieux. Après ce qu'il avait fait, c'était naturel... Il y avait quelque chose, sûrement... Le banquier examina toutes les hypothèses.

Clairaint aurait-il des doutes sur l'origine de la lettre anonyme ? Impossible. Les préscriptions de Vilchamp avaient été trop bien prises. Personne ne pourrait percer à jour son jeu.

Conquis déjà, Camusol obéit au doux lyrard.
Et Moïna, attirant son mari tout près d'elle, murmura, lèvres contre lèvres :
— Que vous êtes bon ! Et comme je vous aime !

VIII
LE CHOC
Le trille agaçant du téléphone arracha Vilchamp à son courtier du matin.
— Allo ?
— M. Vilchamp est-il à son bureau ?
— C'est moi-même.
— Ici, Clairaint.
— Ah ! bonjour, cher ami. Comment allez-vous ?
— La question fut coupée par cette déclaration, catégorique :
— Je nie ! Il répliqua, effrontément le banquier.
— Vous mentez ! cria Rodolphe.
— Permettez... riposta Vilchamp au comble de l'agitation. Je trouve que vous exagérez en venant m'insulter chez moi après m'avoir cherché une sottie quelconque !
Clairaint considéra avec un sourire de mépris celui qui venait de proférer cette pitoyable réponse. A voir sa figure décomposée, les gouttes de sueur qui marbraient son front, il ne conserva plus le moindre doute à tant et qu'il eût pu en avoir encore. Il précipita l'attaque.
— Ah ! l'exagère ? Alors, comment qualifiez-vous votre propre conduite ? Vous avez trahi l'amitié en perpétrant cette calomnie infâme. Vous voulez déshonorer, c'est vous qui l'êtes. Ma femme ne saurait être atteinte par la boue que vous avez lancée. J'ai néanmoins tenu à vous dire que vous êtes un misérable !
— Cette fois, c'en est trop ! protesta Vilchamp avec violence.
Felix, sur un ton ironique et doucereux :
— Me voir attribuer choses pareilles, et sans preuve encore !
— La preuve ? Vous me la fournissez vous-même par votre attitude. Vous n'avez pas su dire le mot qui fallait, qui aurait jailli du cœur de tout honnête homme injustement accusé. Vous vous êtes troublé comme un coupable... (A suivre).

Questions d'affaires, alors ? Sans doute. Ce ne pouvait être que cela... Pourtant, le baron ne s'en préoccupait guère. Il laissait au banquier toute liberté d'en agir à sa guise avec l'argent qu'il lui avait confié.

Tout de même, au fait, se serait-il ému de la faillite dans laquelle se trouvait pris le Comptoir Coopératif de France ? Une très grosse somme allait probablement être engloutie. Le baron craignait-il pour ses capitaux ? Malgré son habituel désintéressement, il avait le droit de marquer quelque inquiétude.

De là sa mauvaise humeur, son manquement à la courtoisie coutumière. Oui, ce devait être cela. Et Vilchamp songeait déjà aux paroles propres à apaiser son impressionnable commanditaire.

Il voulut être renseigné exactement sur les risques courus par la débâcle de la maison en faillite. Il demanda Camusol. On lui répondit que le fondé de pouvoir n'était point reparu encore.

— A dix heures du matin ? Incroyable ! marmonna Félix... Décidément, Camusol se dérange... Est-ce qu'il y aurait du cotillon là-dessous ?

Mais le banquier repoussa vite cette supposition comme absolument invraisemblable. Le physique étriqué et la face de carême du vieil employé opposaient à toute incurie dans le pays du Tendre. Son âge aussi.

Toutefois, Vilchamp évoquait dans sa mémoire une aventure récente qui paraissait être d'une certaine importance. Mais elle n'inspira pas de rires à l'histoire

principe de ne le contrarier en rien.

Le banquier, un peu fébrile, quitta la salle à manger.

Dans le grand salon, Rodolphe se tenait debout, tournant le dos à la double porte. Il semblait très absorbé par la contemplation d'une reproduction gravée du fameux « Portrait de vieillard », par Rembrandt.

Entendant entrer, il se retourna. Félix éprouva plus d'appréhension encore en voyant ce visage d'un paleur spectral, incendié par le flambement du regard.

Instinctivement, il recula d'un pas, puis de nouveau s'avança la main tendue.

Clairaint ne semblait pas remarquer ce geste ; à moins qu'il ne le dédaignât.

— Bonjour, mon cher ami, commença Vilchamp en essayant de donner à sa voix une intonation cordiale.

Mais déjà le baron était tout près de lui et, à brûle-pourpoint, lui plaçant un papier sous les yeux :

— Connaissez-vous ceci ?
Une sombre rougeur envahit la face du banquier.
El béga :
— Moi ?... je... nullement.
— Si !
— Pourquoi donc voulez-vous que je connaisse ?
— Parce que ce papier vient de vous.
— Par exemple !
— Il sort de votre officine. Ne niez pas !